

Actualité

L'abandon forcé de l'enfant par la mère en 1942 est revécu encore et toujours aujourd'hui par le fils. Il finit par convoquer tous ses parents à son chevet. La pièce s'ouvre sur ce conseil de famille improbable.

Résistants

Elle met en vedette des résistants anonymes qui ont choisi de cacher un enfant au péril de leur vie, ils ont tendu la main. Mais ils ont en eux une zone d'ombre, on ne sait pas pourquoi ils n'ont jamais eu eux-mêmes d'enfants.

N'empêche, ces parents « adoptifs » ne cessent de considérer le fils comme leur enfant à part entière. Mais à l'heure de la confrontation avec la vraie mère, chacun a du mal à justifier le rôle que le destin lui a fait jouer... Quant au fils il a bien sûr plus que tout besoin de voir sa vraie mère, mais il ne peut pas rejeter ses parents de substitution pour elle. C'est le dilemme cornélien. Le sauvetage de l'enfant est pour la mère sa propre perte à elle. Telle est la tension qui sous-tend chaque scène et qui monte en crescendo de scène en scène. La mère, morte jeune, est comme un reproche vivant permanent. C'est le drame des vieux, sauveurs.

La pièce rend hommage à ces derniers, mais non pas sur le mode d'une célébration officielle. On voit les personnages vivre la question du sauvetage à travers le conflit des passions. Car comment faire la mère en attendant le retour de celle qui l'est naturellement sans essayer le reproche d'avoir voulu prendre sa place, comment être une femme qui aime l'enfant d'une autre avec la crainte que l'on pourrait vous dire que vous avez peut-être souhaité quelque part le non-retour. Et comment être une jeune mère injustement morte trop tôt sans être jalouse de celle qui a pu vivre toute une vie avec votre enfant perdu.

Justes

Outre les deux mères et le fils, il y a un quatrième personnage, le vieil homme, le père dit adoptif, et qui dans l'au-delà continue à fonctionner comme auparavant, quand maître de cérémonie des enterrements il accompagnait les défunts à leur dernière demeure. A présent, il fait l'inverse, il peut ramener pour une fois les morts à la vie, ce qui permet ces improbables retrouvailles entre le fils et les siens.

Mais cet hommage à des Justes ne met pas en scène des saints. Ils sont appelés marâtre et parâtre, certes selon le sens premier de deuxièmes mère et père. On voit qu'ils adorent l'enfant, mais la connotation péjorative de ces titres empêche de les béatifier. On ne sait pas bien pourquoi ils n'ont pas eu eux-mêmes d'enfants, il y a là une souffrance qu'ils cachent. Leur motivation un peu trouble d'en garder un qui n'était pas à eux les rend d'autant plus vrais dans leur héroïsme anonyme.

Dibbouk

Les âmes mortes sans sépulture étaient chez les Grecs condamnées à errer éternellement. Dans la tradition démonologique juive, les âmes en déshérence, appelées dibbouk, venaient même s'incarner dans les vivants qu'elles tourmentaient. Et au cœur de *Mère de guerre*, c'est, d'une certaine façon, le cas de la jeune mère morte en déportation et qui, revenue en revenante, révoltée à la façon d'une Antigone, cherche, comme une âme maudite, le repos en son fils survivant. »